

**MODERN LANGUAGES FACULTY LIBRARY,
TAYLOR INSTITUTION,
OXFORD.**

tagne, & les acteurs de la cour galante de ce prince.

Ce n'est point ici le lieu de rechercher & d'établir le mérite particulier de chacun des poètes qui viennent d'être cités. Ce travail imposerait l'analyse d'œuvres très-tranchées & l'étude de personnalités très-diverses. Vauquelin de la Frefnaye, esprit cultivé, familier avec la poésie antique, a une grâce froide & un charme savant qui le rattache aux poètes de la Pléiade. Chez d'Aubigné, la passion domine. A peine contenue par un sentiment de fidélité au roi, elle s'exhale en colère & en imprécations, où l'on retrouve la brusquerie d'un soldat & l'emportement d'un sectaire. De là, un langage âpre, élevé, trop souvent obscur, où, comme dans un buisson ardent, la pensée apparaît au milieu de la foudre & des éclairs.

Bien différente est la muse dont Courval Sonnet reçoit l'inspiration. Ce poète gentilhomme est un observateur bourgeois & méthodique. Il choisit ses ennemis & les attaque scientifiquement. Pour les mieux écraser, il s'est créé une langue massive & pesante à laquelle une indignation honnête donne une allure vigoureuse. La carrière poétique de Courval Sonnet se partage en trois phases. En 1610, il a publié une satire en prose contre les charlatans & une Ménippée en vers contre le mariage. Médecin, il avait à se plaindre des thériacleurs & des alchimistes; homme, il se croyait le devoir de signaler les inconvénients du mariage. Il a ouvert un vaste champ à

naient finalement à suspecter la sincérité de leurs attaques. Au reste, si du Lorens est dépourvu de cette indignation scénique, qui fait de la satire un petit drame passionné & vivant, où le poète se met en scène avec le personnage qu'il veut frapper, il faut lui reconnaître, au point de vue de l'histoire, un mérite assez peu commun. Avec une infatigable ardeur, il a écrit, remanié & mené à bonne fin le livre de ses satires. Les trois éditions données en 1624, 1633 & 1646 sont des ouvrages absolument différents comme texte & comme sujets ; & ces perfectionnements, ces appels d'un premier à un meilleur jugement, ces évolutions de la pensée primitive vers un idéal plus haut sont des efforts dont on ne saurait trop admirer la constance.

Au milieu de tous ces poètes, Regnier est seul resté comme le créateur & le maître de la Satire française. Il ne doit point sa réputation à une grandeur solitaire, puisqu'il a vécu entouré de rivaux & d'imitateurs. A l'exception de Vauquelin & de d'Aubigné, tous les auteurs de son temps ont lu ses poésies. Quelques-uns d'entre eux lui ont dérobé les vers qui ont la forme arrêtée d'une maxime ou l'éclat d'une comparaison saisissante. Il n'est pas jusqu'à de simples expressions, belles de leur pure clarté, que Sonnet, d'Esternod & du Lorens n'aient empruntées. Ces pilleries n'ont point enrichi les maraudeurs, & Regnier est resté opulent.

Vautret, Valeran & Gasteau
 Jean Farine, Gautier Garguille,
 Et Gringalet & Bruscombille
 En rimeront vn air nouveau.

La pléiade à la tête de laquelle se trouvait Regnier était ainsi en grande réputation, & les apprentis fatiriques l'invoquaient au début de leurs poèmes. Les uns, à défaut de verve, avaient pour eux le souvenir des maîtres moqueurs, les autres avaient tout à la fois l'esprit & l'admiration de leurs modèles. Parmi les derniers, Saint-Amant, dans sa pièce de *la Berne*, a dit :

Chers enfans de la medifance...
 Vous que Mome en riand adouue,
 Et dont les escrits font la moue
 A quiconque seroit si sot
 Que d'en oser reprendre un mot;
 Regnier, Berthelot & Sigongne...

Nous croyons avoir établi l'existence d'une école de fatiriques opposée à l'école de Malherbe. Mais l'antagonisme littéraire n'excluait pas les rapprochements de l'inspiration, & plus d'une fois les rangs se mêlèrent. Maynard & Racan lui-même, l'auteur de *douces bergeries*, ont laissé des traces de leur voyage au *Parnasse satyrique*. D'autre part, Motin figure à côté de Malherbe dans les recueils des plus excellents

canonicat devenu vacant. L'épigramme sur Vialard, rapportée par Ménage dans l'*Antibaillet*¹, a contribué à accréditer cette révélation singulière dans l'esprit de Brossette; mais il n'osa point aller jusqu'à déclarer que Vialard, compétiteur de Regnier pour le canonicat de Notre-Dame de Chartres, fût en même temps l'auteur de la supercherie portée à sa connaissance. M. Viollet-le-Duc n'a admis l'historiette ni dans son édition de 1822, ni dans celle de 1853. M. Lacour l'a également rejetée par un sentiment de défiance étendu à toutes les particularités bizarres de la vie de Regnier². M. de Barthélemy s'est prononcé hardiment contre Vialard, & les autres éditeurs se sont bornés à répéter sans examen ce qu'avait écrit Brossette.

Avec M. Viollet-le-Duc, M. Lucien Merlet, archiviste du département d'Eure-&-Loir, s'est montré hostile à une anecdote dont l'origine est obscure & dont le caractère est douteux. Pour prendre parti dans le même sens, les nouveaux biographes de Regnier peuvent invoquer de sérieuses considérations. Tout d'abord notre poète a succédé à Claude Carneau³, & le décès de ce chanoine ne paraît avoir été signalé

1. 1688, II, 343.

2. Cette défiance aurait dû empêcher M. Lacour de publier en français la profession canonique de Regnier, comme le seul autographe que nous ayons du poète.

3. « Par mort, » ajoute le Registre de réception des chanoines dont M. Lecocq a bien voulu m'envoyer un extrait.

été chargé d'écrire les poèmes & les devises de l'entrée de Marie de Médicis à Paris, après son couronnement à Saint-Denis. La mort de Henri IV survint inopinément & ces projets de fêtes pompeuses firent place à des cérémonies funèbres ¹. Regnier perdait avec son roi le seul protecteur qui lui était resté. A partir de ce moment, le poète, rebuté par les déceptions, se replie sur lui-même. Il devient irritable & ne se manifeste plus que par des plaintes. Mais si son humeur est aigrie, son génie reste intact. Des transports de sa colère, il écrit son admirable satire de *Macette* ². Reffaifi enfin & égaré par le démon de sa

1. J'ay veu de Regnier escrit à la main, l'entrée qui devoit être faite à la reyne Marie de Medicis à Paris, avec toutes les inscriptions composées par luy. Mais la mort de Henri IV survenü inopinément, empecha cette grande ceremonie & fit supprimer cet ouvrage. Il est facile de voir dans ces vers que Regnier ayroit la desbauche.

(Rosteau, *Sentences sur divers escrits*. Manuscrit de la Bibl. Sainte-Geneviève.)

2. Ce poëme fut accueilli avec une grande faveur, &, en 1643, il contribuait encore, pour beaucoup, à la vogue constante des œuvres du poète chartrain. Le maître des Comptes Lhuillier, père de Chapelle, écrivait au grave mathématicien Bouillaud, chez M. de Thou : « Je vous prie de chercher sur le Pont-Neuf, ou en la rue Saint-Jacques, ou au Palais, les Satyres ; elles se vendent imprimées seules, in-8°. Ce sont celles que j'aymerois le mieux ; mais je crains qu'elles ne soient mal aisées à trouver. Il y en a d'autres fort communes, imprimées avec un recueil d'assez mauvais vers & mal imprimées. A défaut des autres, vous prendrés celles là s'il vous plaist & séparérés les Satyres, que vous m'envoirés dans un paquet tout comme vous les aurés tirées. Mais il y

au prologue de la farce de Cuvier, dans les plaintes de Jacquinet :

Toujours ma femme se demaine
Comme ung faillant¹.

Cette dernière observation nous amène à la variabilité du participe présent. Dans la plupart des cas, l'accord existe; néanmoins cette règle subit de fréquentes exceptions :

Des chênes vieux

Qui *renaisant* sous toy reuerdissent encore.
Ces tiercelets des poetes
Qui par les carefours vont leurs vers *grimaßans*.
Que Ronfard, du Bellay *viuants* ont eu du bien.
Qui *viuans* nous trahit & qui morts nous profite.
O chétifs qui *mourant* sur vn livre.
Puisque *viuant* ici de nous on ne fait compte.

Comme extension de l'accord, il y a lieu de citer l'exemple suivant :

le Lapite

Qui leur fist à la fin enfler la garite,
Par force les *chassants* my morts de ses maifons.

1. Regnier avait poussé ses lectures assez loin. Dans *Macette*, on reconnoît des vers du *Roman de la Rose*.

A donner aiés clos les poins
Et à prendre les mains ouertes,

dit la Vieille du Roman, & *Macette* à son tour répète :

A prendre sagement ayez les mains ouertes.

est trop large, & partant il devient inexact. La création n'est point ainsi à portée de la main. Regnier a puisé dans nos vieux proverbes, &, avec la seule tendance de son esprit vers la simplicité & la lumière, il leur a donné de la rondeur & de l'éclat. Il a pris un peu partout, dans le langage du peuple qui souvent de deux dictons en fait un ¹, & dans l'espagnol qui pour être pittoresque sacrifie parfois la clarté ². Plus habituellement il exploite le fonds commun des axiomes nationaux ou nationalisés par leur accession à notre langue. Il s'est ainsi servi de cette admirable locution : « tomber de la poêle en la braise, » qui est signalée par Henri Estienne³, & qui se rencontre dans Théodore de Bèze⁴; & il a pris dans le trésor de nos sentences le vers final qui termine sa troisième satire :

1. Faire barbe de paille à Dieu. Voir H. Estienne, *Precellence du Langage françois*, Paris, 1579, & Bouchet, *Serée 35*, Paris, 1597.

2. Les Espagnols disent en effet : « Corfario à corfario, no hay que ganar que los barillos d'agua. » De corfaire à corfaire il n'y a rien à gagner que des barils d'eau. Il s'agit ici des barils d'eau douce que les corfaires emportaient à leur bord & qui constituaient la plus précieuse partie de leur fret.

V. Brantôme, éd. Jannet, II, 52.

Pour simplifier ce proverbe, Regnier a supprimé les expressions à éclaircir & il nous a laissé le dicton :

Corfaires à corfaires

L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

3. *Precellence du Lang. fr.* Ed. cit., p. 146.

4. *Reveille matin des François*, 1574. Dial. II, p. 134.

Mécontent de la fortune, déçu par l'amour & accablé par la maladie, Regnier se tourne vers Dieu, & quoique la prière soit pour son esprit une épreuve sévère, là encore il retrouve les élans, pour parler sa langue même, les *fougues* habituelles de sa pensée.

Toy, dit-il à Dieu,

... Toy, tu peux faire trembler
L'univers, & defasssembler
Du firmament le riche ourage,
Tarir les flots audacieux,
Ou, les eleuant jusqu'aux Cieux,
Faire de la terre vn naufrage...
Tout fait joug deffous ta parole :
Et cependant, tu vas dardant
Deffus moy ton courroux ardent,
Qui ne suis qu'un bourrier qui vole.

Ces vers, par leur objet & par leur mesure, contrarient évidemment l'inspiration du poète. Cependant tel est le souffle qui les anime, si fort & si haut en est le sens, que le poète courbé devant Dieu semble redire les imprécations de Prométhée.

Après toutes ces observations qui ont eu pour objet unique la vie & le génie de Regnier, le moment est venu d'aborder les diverses réimpressions des satires. Il y a là, comme en tout ce qui touche à notre poète, un gros sujet d'étude, puisqu'on n'en connaît guère moins de soixante-dix éditions. De 1608 à 1869, ces publications, conçues dans un esprit très-différent, ont une

D'autres pièces se rencontrent avec le nom de Regnier dans un recueil non moins rare que le précédent : *les Délices satyriques ou suite du Cabinet des vers satyriques de ce temps, &c.*¹ Paris, Anthoine de Sommaville, 1620. En dehors des épigrammes connues : *l'Argent tes beaux jours, Quelque moine de par le monde & le Tombeau d'un Courtisan*, ce sont des stances commençant par ce vers :

Je ne suis pas prest de me rendre ;

une satire contre une vieille courtifane :

Encor que ton teint soit desteint ;

& une épigramme nouvelle :

Jeanne, vous deguifez en vain².

Le dernier recueil imprimé où l'on rencontre des poésies sous le nom de Regnier est le *Parnasse satyrique du fleur Théophile*³. Il a fourni à M. Viollet-le-

(V. éd. in-8°, I, 191). Sigognes a écrit le combat d'Urfine (M^{me} de Poyane) & de Perrette (V. le *Cab. sat.*, Rouen, 1627, p. 497).

Ces deux dialogues, attribués à Regnier par le Recueil d'Anthoine Estoc, se trouvent encore dans les dernières éditions des *Bigarrures du Seigneur des Accords*, livre III *in fine*, à la suite des *Epitaphes*.

1. Voir les *Variétés bibliographiques* de M. Édouard Tricotel. Paris, Gay, 1863, pp. 221 & suivantes.

2. Ces trois pièces ont été reproduites dans le *Parnasse satyrique*, mais la dernière est anonyme.

3. Le *Parnasse* a paru en 1622. Voir la *Doctrine curieuse*, du P. Garaffe, p. 321.

Duc les pièces dont il a grossi son édition des œuvres du poëte chartrain : les stances *Si vostre ail tout ardant d'amour & de lumière*, celles qui sont adressées à la belle Cloris & enfin la complainte *Vous qui violentez*. On peut encore y prendre ou du moins y lire les stances

Femmes qui aimez mieux¹,

& deux sonnets² commençant ainsi :

Et bien mon doux amy comment vous portez-vous.
Sod..... enragés ennemis de nature.

Après avoir signalé les poésies attribuées à Regnier dans les recueils dont il a été fait mention plus haut, notre devoir est d'indiquer les manuscrits où de semblables pièces peuvent se trouver. Il y en a trois, l'un est à l'Arsenal & les deux autres à la Bibliothèque Richelieu.

1. D'après le manuscrit 122 fr. in-f^o, B. L., de l'Arsenal, cette pièce serait de Théophile.

2. Il y a dans le *Parnasse satyrique*, sous le nom de Regnier, un sonnet dont le premier vers est :

Les humains cheribon, font or, desanimés.

Ce poëme est faussement attribué à Regnier. Il figure en effet dans les écrits satiriques publiés contre le roi & ses mignons en 1578, & recueillis par L'Estoile. Voir les *Mémoires Journaux*, édit. Jouaust, 1875, I, 337.

Nous avons également écarté de la liste des Poésies de Regnier, suivant le *Parnasse*, les pièces qui dans ce recueil sont des réimpressions du *Temple d'Apollon : jamais ne pourray-ie bannir*; & des *Délices satyriques*. Voir plus haut, p. 97, *Je ne suis pas & Encor que ton teint*.

Le premier (Arf., manuf. de Conrart, XVIII^e vol. in-4^o, pp. 323 & 324) offre des attributions plus importantes qu'étendues. Elles éclaircissent un passage des fatires en nous révélant la jalousie de Regnier contre du Perron¹ :

Ce pedant de nouveau baptisé
Et qui par ses larcins se rend autorisé.

Desportes, protecteur de Regnier, avait été bien plus efficacement celui de du Perron. Après l'avoir converti au catholicisme, il en avait fait le lecteur, puis le confesseur d'Henri III. Peu à peu, l'abbé était devenu évêque d'Évreux & cardinal. Pendant cette brillante fortune, due à beaucoup d'audace dans la poésie & dans la politique, car du Perron, qui groffoyait des in-folio sur des questions diplomatiques, écrivait des sonnets & de petits vers pour les dames de la cour, Regnier attendait vainement un peu de bien. Aussi, quoiqu'il se soit rarement montré accessible à l'envie, n'a-t-il pu résister à la tentation qui pouffait un satirique à se moquer d'un bel esprit gâté par le succès. Les trois épigrammes recueillies par Conrart ont pour objet un livre du cardinal : *du Leger & du Pesant*, ses traductions de Virgile & enfin ses infidélités amoureuses. La fantaisie scientifique de du Perron ne nous est point parvenue ;

1. C'est à l'obligeance de M. Tricotel que nous devons cette intéressante indication.

ouverte aux poètes maltraités par la fortune. Baïf le fils, Dameron paraissent avoir été les familiers de l'évêque. D'autres moins favorisés, Jourdain & Regneffon, attestent en leurs vers la bienveillance de leur Mécène.

Regnier occupe un rang à part dans le manuscrit¹. Les poésies qui lui sont attribuées consistent surtout en lettres rimées pour l'évêque dans le genre de la dix-neuvième satire :

Perclus d'une jambe & des bras.

Elles sont au nombre de douze & commencent à partir de 1606², bien qu'il soit constant que l'auteur n'ait pas été admis dans l'intimité de Philippe Hurault avant la fin de 1609. Au surplus, les questions de date n'ont pas d'utilité pour repousser les attributions du manuscrit. Le texte des pièces suffit à montrer qu'elles ne sont pas de Regnier. A la fin de la première épître, l'auteur déclare qu'il n'a jamais voyagé en Italie. Plus loin, lettre V, de 1610, il est question du garde des sceaux qui succéda au marquis de Sillery,

1. Pages 45 à 60. On lit en tête de la première page : *Plusieurs vers étant de suite du fleur Regnier de différentes années, qui n'ont été imprimés dans ses œuvres & trouvés après sa mort.*

Nous mentionnons, p. 8, pour mémoire, le huitain :

La seconde main de la terre.

2. V. l'édition des *Œuvres* de Regnier de M. Ed. de Barthélemy. Paris, Malassis, 1862, pp. 251 à 278.

REGNIER la louange n'est rien,
Des faueurs elle a sa naissance,
N'estant point en nostre puissance,
Ie ne la puis nommer vn bien.
Fuy donc la gloire qui deçoit
La vaine & credule personne,
Et n'est pas à qui la reçoit,
Elle est à celuy qui la donne.

MOTIN.

Difficile est Satyram non scribere.



*Or apres tant d'exploits finis heureusement,
 Laisant aus cœurs des tiens comme vn vis monument
 Auecques ta valeur ta clemence viuante,
 Dedans l'Eternité de la race suiuanse,
 Puisse tu comme Auguste admirable en tes faitz
 Rouler tes iours heureux en vne heureuse paix,
 Ores que la Iustice icy bas descenduë
 Aus petis, comme aux grands, par tes mains est renduë.
 Que sans peur du larron trafique le marchant,
 Que l'innocent ne tombe aux aguets du meschant,
 Et que de ta Couronne en palmes si fertile
 Le miel abondamment & la manne distille,
 Comme des chesnes vieux aus iours du siecle d'or,
 Qui renaissant sous toy reuerdissent encor.*

*Auiourd'huy que ton fils imitant ton courage,
 Nous rend de sa valeur vn si grand tesmoignage
 Que leune de ses mains la rage il deconfit,
 Estoufant les serpens ainsi qu'Hercule fit,
 Et dontant la discorde à la gueule sanglante,
 D'impieté, d'horreur, encore fremissante,
 Il luy trouffe les bras de meurtres entachez,
 De cent chaisnes d'acier sur le dos attachez,
 Sous des monceaux de fer dans ses armes l'enterre.
 Et ferme pour iamais le temple de la guerre,
 Faisant voir clairement par ses faits triomphans,
 Que les Roys & les Dieux ne sont iamais enfans.*

*Si bien que s'esleuant sous ta grandeur prospere,
 Genereux heritier d'vn si genereux pere,
 Comblant les bons d'amour & les meschans d'effroy.
 Il se rend au berceau desia digne de toy.*

*Mais c'est mal contenter mon humeur frenetique.
 Passer de la Satyre en vn panegyrique,
 Où molement difert sous vn suiet si grand
 Des le premier essay mon courage se rend.*



A Monsieur le Comte de Caramain.

SATYRE II.



Comte de qui l'esprit penetre l'Vniuers,
Soigneus de ma fortune, & facile à mes vers,
Cher soucy de la muse, & sa gloire future,
Dont l'aimable gentie, & la douce nature
Faiçt voir inaccessible aus efforts medisans
Que Vertu n'est pas morte en tous les courtoisans,
Bien que foible, & debille, & que mal recongnüë
Son Habit decousu la montre à deminuë,
Qu'elle ait sèche la chair, le corps amenuisé,
Et serue à contre-cœur le vice auctorisé,
Le vice qui Pompeus tout merite repouffe,
Et va comme vn banquier en carrosse & en housse.
Mais c'est trop sermoné de vice, & de vertu :
Il faut suiure vn sentier qui soit moins rebatu,
Et conduit d'Apollon recognoistre la trace
Du libre Iuuenal, trop discret est Horace
Pour vn homme piqué, ioint que la passion
Comme sans iugement, est sans discretion :
Cependant il vaut mieux sucrer nostre moutarde :
L'homme pour vn caprice est sot qui se hazarde.

*Muse, & sans varier dy nous quelques sonnettes,
De tes enfans bastards ces tiercelets des Pâtes,
Qui par les carefours vont leurs vers grimassans,
Qui par leurs actions font rire les passans,
Et quand la faim les poind se prenant sur le vostre
Comme les estourneaux ils s'affament l'un l'autre.*

*Cependant sans souliers, ceinture, ny cordon,
L'ail farouche, & troublé, l'esprit à l'abandon,
Vous viennent acoster comme personnes yures,
Et disent pour bon-iour, Monsieur ie fais des liures,
On les vent au Palais, & les doctes du tans
A les lire amuser, n'ont autre passetans.*

*De là sans vous laisser importuns ils vous suuent,
Vous alourdent de vers, d'alaignesse vous priuent,
Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir
Du credit, de l'honneur, auant que de mourir,
Mais que pour leur respect l'ingrat siecle où nous sommes,
Au pris de la vertu n'estime point les hommes;
Que Ronsard, du Bellay viants ont eu du bien,
Et que c'est honte au Roy de ne leur donner rien,
Puis sans qu'on les conuie ainsi que venerables,
S'assieffent en Prelats les premiers à vos tables,
Où le caquet leur manque, & des dents discourant,
Semblent auoir des yeux regret au demourant.*

*Or la table leuée ils curent la machoire :
Après graces Dieu beut, ils demandent à boire,
Vous font vn sot discours, puis au partir de là,
Vous disent, mais Monsieur, me donnez vous cela?
C'est tousiours le refrain qu'ils font à leur balade.
Pour moy ie n'en voy point que ie n'en sois malade.
I'en perds le sentiment du corps tout mutilé,
Et durant quelques iours i'en demeure opilé.*

*Vn autre renfroingné, resueur, melancolique,
Grimassant son discours semble auoir la colique,*

Le petit cede au grand, & le foible au plus fort.

*Luy di-ie, qui craignoit que faute d'autre proye,
La beste l'attaquast, ses ruses il employe.
Mais en fin le hazard si bien le secourut,
Qu'un mulet gros, & gras à leurs yeux aparut;
Ils cheminent dispos croyant la table preste,
Et s'aprochent tous deux assez pres de la beste,
Le loup qui la congnoist, malin, & desfiant,
Luy regardant aux pieds luy parloit en riant :
D'où es-tu? qui es-tu? quelle est ta nourriture?
Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature?
Le mulet estonné de ce nouveau discours
De peur ingenieux, aux ruses eut recours,
Et comme les Normans sans luy repondre voire,
Compere, ce dit-il, ie n'ay point de memoire,
Et comme sans esprit ma grand mere me vit,
Sans m'en dire autre chose au pied me l'escriuit.*

*Lors il leue la iambe au iaret ramassée,
Et d'un œil innocent il couuroit sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en auant :
Le loup qui l'aperçoit se leue de deuant,
S'excusant de ne lire avecq' ceste parolle,
Que les loups de son tans n'alloient point à Pecolle :
Quand la chaude lionne à qui l'ardante fain
Alloit precipitant la rage, & le dessein,
S'aproche plus sçauante en volonté de lire,
Le mulet prend le tans, & du grand coup qu'il tire
Luy enfonce la teste, & d'une autre façon,
Qu'elle ne sçauoit point luy aprit sa leçon.*

*Alors le loup s'enfuit voyant la beste morte,
Et de son ignorance ainsi se reconforte :
N'en deplaise aux Docteurs, Cordeliers, Iacopins,
Pardieu les plus grands clers ne sont pas les plus fins.*

Par vice, ou par vertu acquerons des lauriers,
 Puis qu'en ce monde icy on n'en fait difference,
 Et que souuent par l'un l'autre se recompense.
 Aprenons à mentir, mais d'une autre façon
 Que ne fait Caliope ombrageant sa chanson
 Du voile d'une fable, afin que son mistere
 Ne soit ouuert à tous, ny congneu du vulgaire.

Aprenons à mentir, noz propos deguïser,
 A trahir noz amys, noz ennemis baiser,
 Faire la court aux grands, & dans leurs antichambres,
 Le chapeau dans la main, nous tenir sur noz membres,
 Sans oser ny cracher, ny touffir, ny s'asseoir,
 Et nous couchant au iour, leur donner le bon soir.

Car puis que la fortune aueuglement dispose
 De tout, peut estre en fin aurons nous quelque chose
 Qui pourra destourner l'ingrate aduersité,
 Par vn bien incertain à tatons debité,
 Comme ces courtisans qui s'en faisant acroïre,
 N'ont point d'autre vertu, sinon de dire voire.

Or laissons doncq' la Muse, Apollon, & ses vers,
 Laissons le lut, la lyre, & ces outils diuers,
 Dont Apollon nous flatte, ingrate frenesie,
 Puis que pauvre & quémande on voit la poësie,
 Où j'ai par tant de nuits mon traual occupé :
 Mais quoy ie te pardonne, & si tu m'as trompé
 La honte en soit au siecle, où viuant d'age en age
 Mon exèmple rendra quelque autre esprit plus sage.

Mais pour moy mon amy ie suis fort mal payé
 D'auoir suiuy cet' art, si i'eusse estudié,
 Ieune laborieux sur vn bancq à l'escolle,
 Gallien, Hipocrate, ou Iason, ou Bartolle,
 Vne cornete au col debout dans vn parquet,
 A tort & à trauers ie vendrois mon caquet,
 Ou bien tastant le poulx, le ventre & la poitrine,

Car & vous & vos vers viuez par procureur.

*Vn liuret tout moyfi vit pour vous & encore
Comme la mort vous fait, la taigne le deuore,
Ingrate vanité dont l'homme se repaist,
Qui baille apres vn bien qui sottement luy plaist.*

*Ainsi les actions aux langues sont sugettes,
Mais ces diuers rapors sont de foibles sagettes,
Qui bleçent seulement ceux qui sont mal armez,
Non pas les bons esprits à vaincre acoutumez,
Qui sçauent auisez avecques differance,
Separer le vray bien du fard de l'apparence.*

*C'est vn mal bien estrange aux cerueaux des humains
Qui suiuant ce qu'ils sont malades ou plus sains,
Digerent la viande, & selon leur nature,
Ils prennent ou mauuaise ou bonne nourriture.*

*Ce qui plaist à l'ail sain offence vn chasteux,
L'eau se iaunit en bile au corps du bilieux,
Le sang d'vn Hidropique en pituite se change,
Et l'estommac gasté pourit tout ce qu'il mange,
De la douce liqueur rouffoyante du Ciel,
L'vne en fait le venin, & l'autre en fait le miel.
Ainsi c'est la nature, & l'humeur des personnes.
Et non la qualité qui rend les choses bonnes.*

*Charnellement se ioindre avecq' sa paranté,
En France c'est incesté, en Perse charité,
Tellement qu'à tout prendre en ce monde où nous sommes,
Et le bien, & le mal depend du goust des hommes.*

*Or sans me tourmenter des diuers apétis,
Quels ils sont aux plus grands, & quels aux plus petis,
Ie te veux discourir comme ie trouue estrange
Le chemin d'où nous vient le blasme, & la louange,
Et comme i'ay l'esprit de Chimeres brouillé,
Voyant qu'vn More noir m'appelle barbouillé,
Que les yeux de trauers s'offensent que ie lorgne.*



A Monsieur de Bethune estant Ambassadeur pour
Sa Maiefté à Rome.

SATYRE VI.

Bethune si la charge où ta vertu s'amuse,
Te permet écouter les chansons que la Muse,
Desus les bords du Tibre & du mont Palatin,
Me fait dire en François au riuage Latin,
Où comme au grand Hercule, à la poitrine large,
Nostre Atlas de son fais sur ton dos se descharge,
Te commet de l'Estat l'entier gouvernement,
Ecoute ce discours tissu bijarement,
Où ie ne pretens point escrire ton Histoire :
Ie ne veux que mes vers s'honorent en la gloire
De tes nobles ayeux, dont les faits releuez,
Dans les cœurs des Flamens sont encore grauez,
Qui tiennent à grandeur de ce que tes Ancestres
En armes glorieux furent iadis leurs maistres.
Ni moins comme ton frere aidé de ta vertu,
Par force, & par conseil, en France a combatu
Ces auares Oyseaux dont les grifes gourmandes
Du bon Roy des François rauissoient les viandes,

Quand le mary de Rhée au siecle d'innocence,
 Gouvernoit doucement le monde en son enfance :
 Que la terre de foy le fourment raportoit,
 Que le chesne de Masne & de miel degoutoit :
 Que tout viuoit en paix, qu'il n'estoit point d'vsures :
 Que rien ne se vendoit, par poix ny par mesures :
 Qu'on n'auoit point de peur qu'un Procureur fiscal
 Formast sur vne eguille vn long proces verbal :
 Et se iettant d'aguet dessus vostre personne,
 Qu'un Barisfel vous mist dedans la Tour de Nonne.

Mais si tost que le Fils le Pere dechassa,
 Tout sans desus desous icy se renuersa.
 Les soucis, les ennuis, nous broüillerent la teste,
 Lon ne pria les saincts, qu'au fort de la tempeste,
 Lon trompa son prochain, la medisance eut lieu,
 Et l'Hipocrite fist barbe de paille à Dieu,
 L'homme trahit sa foy, d'où vindrent les Notaires,
 Pour attacher au ioug les humeurs volontaires.

La fain, & la cherté se mirent sur le rang,
 La siebure, les charbons, le maigre flux de sang,
 Commencerent d'eclore, & tout ce que l'Autonne,
 Par le vent de midy, nous aporte & nous donne.

Les soldats puis apres, ennemis de la paix,
 Qui de l'auoir d'autruy ne se soulent iamais,
 Troublerent la campagne, & saccageant noz villes,
 Par force en noz maisons, violerent noz filles,
 D'où naquit le Bordeaux qui s'eleuant debout,
 A l'instant comme vn Dieu s'etendit tout par tout,
 Et rendit Dieu mercy ces siebures amoureuses,
 Tant de galants pelez, & de femmes galeuses,
 Que les perruques sont & les drogues encor,
 (Tant on en a besoing) aussi cheres que l'or.

Encore tous ces maux ne seroient que fleurettes,
 Sans ce maudit Honneur, ce conteur de sornettes,

*Et dont iamais le cœur, la bouche ne dement,
Comme à mon confesseur vous ouvrant ma pensée,
De ieunesse, & d'Amour, follement incensée,
Le vous conte le mal, où trop enclin ie suis,
Et que prest à laisser ie ne veux & ne puis,
Tant il est mal aisé d'oster avecq' estude,
Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude.*

*Puis la force me manque, & n'ay le iugement
De conduire ma barque en ce rauissement,
Au gouffre du plaisir la courante m'emporte ;
Tout ainsi qu'un cheual qui a la bouche forte,
Pobeis au caprice, & sans discretion,
La raison ne peut rien dessus ma passion.*

*Nulle loy ne retient mon ame abandonnée,
Ou soit par volonté, ou soit par Destinée
En un mal évident ie clos l'œil à mon bien :
Ny conseil, ny raison, ne me seruent de rien.
Le choppe par dessein, ma faute est volontaire,
Le me bande les yeux, quand le Soleil m'éclaire :
Et contant de mon mal ie me tien trop heureux
D'estre comme ie suis, en tous lieux amoureux,
Et comme à bien aymer mille causes m'inuitent,
Aussi mille beautez mes amours ne limitent,
Et courant çà, & là, ie trouue tous les iours,
En des suiets nouveaux de nouvelles amours.*

*Si de l'œil du desir, vne femme s'auise,
Ou soit belle, ou soit laide, ou sage, ou mal aprise,
Elle aura quelque trait qui de mes sens vainqueur,
Me passant par les yeux me bleçera le cœur :
Et c'est comme un miracle, en ce monde où nous sommes,
Tant l'aueugle appetit ensorcelle les hommes
Qu'encore qu'une femme aux amours fasse peur,
Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur,
Toutefois estant femme, elle aura ses delices,*

Apres tous ces propos qu'on se dit d'ariuée,
 D'un fardeau si pesant ayant l'ame greuée,
 Le chauuy de l'oreille, & demourant pensif,
 L'echine i'alongois comme vn asne retif,
 Minutant me sauuer de ceste tirannie,
 Il le iuge à respect, ô sans ceremonie,
 Le vous suply (dit-il) viuons en compagnons.
 Ayant ainsi qu'un pot les mains sur les roignons,
 Il me pousse en auant, me presente la porte,
 Et sans respect des Saints hors l'Eglise il me porte.
 Aussi froid qu'un ialoux qui voit son corriual,
 Sortis, il me demande, estes-vous à cheual,
 Auez vous point icy quelqu'un de vostre troupe,
 Je suis tout seul à pied, luy de m'offrir la croupe,
 Moy pour m'en depêtrer, luy dire tout expres,
 Me vous baise les mains, ie m'en vais icy pres,
 Chez mon oncle disner, ô Dieu le galand homme,
 L'en suis, & moy pour lors comme vn bœuf qu'on affomme,
 le laisse choir la teste, & bien peu s'en salut,
 Remettant par depit en la mort mon salut,
 Que ie n'alasse lors la teste la premiere,
 Me ietter du pont neuf, à bas en la riuiere.

Insensible il me trefne en la court du Palais,
 Où trouuant par hasard quelqu'un de ses valets,
 Il l'appelle & luy dit, hola hau Ladreuille,
 Qu'on ne m'attende point, ie vay disner en ville.

Dieu sçait si ce propos me trauersa l'esprit,
 Encor n'est-ce pas tout, il tire vn long escrit,
 Que voyant ie fremy, lors sans cageolterie,
 Monsieur ie ne m'entends à la chicannerie,
 Ce luy dis-ie, feignant l'auoir veu de trauers,
 Aussi n'en est-ce pas, ce sont des meschans vers,
 (Ie cogneu qu'il estoit veritable à son dire)
 Que pour tuer le tans ie m'efforce d'ecrire,

*Et pour vn courtisan quand vient l'occasion,
Le monstre que i'en sçay pour ma prouision.*

*Il lit, & se tournant brusquement par la place,
Les banquiers étonnez admiroient sa grimace,
Et montroient en riant qu'ils ne luy eussent pas
Presté sur son minois, quatre doubles ducats,
(Que i'eusse bien donnez pour sortir de sa pate,)
Le l'ecoute, & durant que l'oreille il me flatte,
Le bon Dieu sçait comment à chaque fin de vers,
Tout expres ie disois quelque mot de trauers,
Il poursuit non-obstant d'une fureur plus grande,
Et ne cessa iamais qu'il n'eust fait sa legende.*

*Me voyant froidement ses auures aduouër,
Il les serre, & se met luy mesme à se louer,
Doncq' pour vn Cavalier n'est-ce pas quelque chose :
Mais Monsieur n'auetz-vous iamais veu de ma prose?
Moy de dire que si : tant ie craignois qu'il eust
Quelque proces verbal, qu'entendre il me fallust.*

*Encore dittes moy en vostre conscience,
Pour vn qui n'a du tout nul acquis de science,
Cecy n'est-il pas rare? Il est vray sur la foy,
Luy dis-ie souriant : lors se tournant vers moy,
M'acolle à tour de bras, & tout petillant d'aise,
Doux comme vne epousee, à la iouë il me baise :
Puis me flatant l'épaule, il me fist librement
L'honneur que d'aprouer mon petit iugement,
Après ceste careffe, il rentre de plus belle,
Tantost il parle à l'un, tantost l'autre l'appelle,
Toufiours nouveaux discours, & tant fut-il humain
Que toufiours de faueur il me tint par la main.
I'ay peur que sans cela i'ay l'ame si fragile,
Que le laissant du guet i'eusse peu faire gille :
Mais il me fut bien force estant bien attaché,
Que ma discretion expiaist mon peché.*

*Quel heur ce m'eust esté, si sortant de l'Eglise,
 Il m'eust conduit chez luy, & m'ostant la chemise,
 Ce beau valet à qui ce beau maistre parla,
 M'eust donné l'anguillade, & puis m'eust laissé là,
 Honorable defaite, heureuse échapatoire,
 Encores de rechef me la fallut-il boire.*

*Il vint à reparler de sus le bruit qui court,
 De la Roynie, du Roy, des Princes, de la Court,
 Que Paris est bien grand, que le Pont neuf s'achève,
 Si plus en paix qu'en guerre, vn Empire s'élève.
 Il vint à desfinir que c'estoit qu'Amitié
 Et tant d'autres Vertus, que c'en estoit pitié.
 Mais il ne desfinit, tant il estoit nouice,
 Que l'Indiscretion est vn si facheux vice,
 Qu'il vaut bien mieux mourir, de rage, ou de regret,
 Que de viure à la gesne avecq' vn indiscret.*

*Tandis que ses discours me donnoient la torture,
 Il sonde tous moyens pour voir si d'avanture
 Quelque bon accident eust peu m'en retirer,
 Et m'enpescher en fin de me desesperer.*

*Voyant vn President, ie luy parle d'affaire,
 S'il auoit des proces, qu'il estoit necessaire
 D'estre tousiours apres ces Messieurs bonneter,
 Qu'il ne laissast pour moy, de les soliciter,
 Quant à luy qu'il estoit homme d'intelligence,
 Qui sçauoit comme on perd son bien par negligence,
 Où marche l'interest, qu'il faut ouvrir les yeux.
 Ha! non Monsieur (dit-il) i'aymerois beaucoup mieux
 Perdre tout ce que i'ay, que vostre compagnie,
 Et se mist aussi-tost sur la ceremonie.
 Moy qui n'ayme à debatre en ces fadesses là,
 Vn tans sans luy parler, ma langue vacila :
 Enfin ie me remets sur les cageoleries,
 Luy dis comme le Roy estoit aux Tuilleries,*

*Le cœur sautant de ioye, & triste d'aparance :
Depuis aux bons Sergens i'ay porté reuerance,
Comme à des gens d'honneur, par qui le Ciel voulut
Que ie receusse vn iour le bien de mon salut.*

*Mais craignant d'encourir vers toy le mesme vice
Que ie blasme en autruy, ie suis à ton seruire,
Et prie Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde icy,
De faun, d'un importun, de froid, & de soucy.*



*Aussi rien n'est party si bien par la nature
Que le sens, car chacun en a sa fourniture.*

*Mais pour nous moins hardis à croire à nos raisons,
Qui reglons nos esprits par les comparaisons
D'une chose avecq' l'autre, épluchons de la vie
L'action qui doit estre, ou blasmée, ou suiuite,
Qui criblons le discours, au ehois se variant,
D'avecq' la fauceté la verité triant,
(Tant que l'homme le peut) qui formons nos ourages,
Aux moules si parfaicts de ces grands personnages,
Qui depuis deux mille ans, ont acquis le credit,
Qu'en vers rien n'est parfaict, que ce qu'ils en ont dit,
Deuons nous aujourdhuy, pour vne erreur nouvelle
Que ces clers deuoyez forment en leur ceruelle,
Laisser legerement la vieille opinion,
Et suiuant leurs auis croire à leur passion?*

*Pour moy les Huguenots pouroient faire miracles,
Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que ie ne pourois pas croire à leur verité,
En toute opinion ie fuy la nouveauté.*

*Aussi doit-on plustost imiter nos vieux peres,
Que suiure des nouveaux, les nouvelles Chimeres,
De mesme en l'art diuin de la Muse doit-on
Moins croire à leur esprit, qu'à l'esprit de Platon.*

*Mais Rapin à leur goust, si les vieux sont profanes,
Si Virgille, le Tasse, & Ronsard sont des asnes,
Sans perdre en ces discours le sans que nous perdons,
Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.*



Avec sa malle-tache y perdrait son Latin.

*Ainsi qu'en ce despit le sang m'eschauffoit l'ame,
 Le monsieur son Pedant à son aide reclame,
 Pour foudre l'argument, quand d'un sçauant parler,
 Il est, qui fait la mouë aux chimeres en l'air.
 Le Pedant tout fumeux de vin & de doctrine
 Respond, Dieu sçait comment le bon Jean se mutine
 Et sembloit que la gloire en ce gentil affaut
 Fust à qui parleroit non pas mieux mais plus haut,
 Ne croyez en parlant que l'un ou l'autre dorme,
 Comment vostre argument dist l'un n'est pas en forme,
 L'autre tout hors du sens, mais c'est vous, mal-autru
 Qui faites le sçauant & n'estes pas congru.
 L'autre, Monsieur le sot ie vous feray bien taire.
 Quoy? comment? est-ce ainsi qu'on frape Despautere?
 Quelle incongruité, vous mentez par les dents,
 Mais vous, ainsi ces gens à se picquer ardents,
 S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne,
 Qui casse le museau, qui son riuai éborgne,
 Qui iette vn pain, vn plat, vne assiette, vn couteau,
 Qui pour vne rondache empoigne vn escabeau,
 L'un faict plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il n'ose,
 Et pense en les voyant voir la Metamorphose,
 Où les Centaures souz au Bourg Athracien,
 Voulerent chauds de rains faire nopces de chien,
 Et cornus du bon pere encorner le Lapite,
 Qui leur fist à la fin enfiler la garitte,
 Quand avecque des plats, des treteaux, des tisons,
 Par force les chassant my-morts de ses maisons,
 Il les fist gentiment apres la Tragedie,
 De Cheuaux deuenir gros Asnes d'Arcadie :
 Noz gens en ce combat n'estoient moins inhumains,
 Car chacun s'escrimoit & des pieds & des mains :
 Et comme eux tous sanglants en ces doctes alarmes,*

La bourse destiant ie mis piece sur table,
 Et guarissant leur mal du premier appareil,
 Je fis dans vn escu reluire la Soleil,
 De nuict dessus leur front la ioye estincelante
 Monstroit en son midy que l'ame estoit contente,
 Deslors pour me seruir chacun se tenoit prest,
 Et murmuroient tout bas, l'honneste homme que c'est.
 Toutes à qui mieux mieux s'efforçoient de me plaire,
 L'on allume du feu dont i'auois bien affaire,
 Je m'aprobe, me fieds, & m'aidant au besoing,
 Ià tout appriuoisé ie mangeois sur le poing,
 Quand au flamber du feu trois vieilles rechignees,
 Vinrent à pas contez comme des erignees,
 Chacune sur le cul au foyer s'accropit,
 Et sembloient se plaignant marmoter par despit.
 L'une comme vn fantosme affreusement hardie,
 Sembloit faire l'entree en quelque Tragedie,
 L'autre vne Egyptienne en qui les rides font
 Contre-escarpes, rampards, & fossez sur le front.
 L'autre qui de soy-mesme estoit diminutiue,
 Ressembloit transparante vne lanterne viuue
 Dont quelque Paticier amuse les enfans,
 Où des oysons bridez, Guenuches, Elefans,
 Chiens, chats, lieures, renards, & mainte estrange beste
 Courent l'une apres l'autre, ainsi dedans sa teste
 Voyoit-on clairement au trauers de ses os,
 Ce dont sa fantasie animoit ses propos :
 Le regret du passé, du present la misere,
 La peur de l'auenir, & tout ce qu'elle espere
 Des biens que l'Hypocondre en ses vapeurs promet.
 Quand l'humeur ou le vin luy barbouillent l'armet.
 L'une se plaint des reins, & l'autre d'un côtaire.
 L'autre du mal des dents, & comme en grand mistere,
 Auec trois brins de sauge, vne figue d'antan,

Qui disoient sans goulet nous auons trop vesçu :
 Vn petit sac tout plein de poudre de Mercure,
 Vn vieux chapperon gras de mauuaise teinture,
 Et dedans vn coffret qui s'ouure auecq' enhan,
 Le trouue des tisons du feu de la saint Iean,
 Du sel, du pain benit, de la feugere, vn cierge,
 Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge,
 Vne Chauue-souris, la carcasse d'un Gay,
 De la gresse de loup & du beurre de May.

Sur ce point Ieanne arriue & faisant la doucette,
 Qui vit ceans ma foy n'a pas besongne faite :
 Tousiours à nouueau mal nous vient nouueau soucy,
 le ne sçay quant à moy quel logis c'est icy.
 Il n'est par le vray Dieu iour ouurier ny feste,
 Que ces carongnes là ne me rompent la teste,
 Bien bien, ie m'en iray si tost qu'il sera iour,
 On trouue dans Paris d'autres maisons d'amour.
 le suis là cependant comme vn que l'on nazarde,
 le demande que c'est? hé! n'y prenez pas garde,
 Ce me respondit elle, on n'auroit iamais fait,
 Mais bran, bran, j'ay laissé là-bas mon attifet,
 Tousiours apres soupper ceste vilaine crie.
 Monsieur, n'est-il pas temps, couchons nous ie vous prie.
 Cependant elle met sur la table les dras,
 Qu'en bouchons tortillez elle auoit sous le bras :
 Elle approche du liçt fait d'une estrange sorte,
 Sur deux treteaux boiteux se couchoit vne porte,
 Où le liçt reposoit, aussi noir qu'un souillon,
 Vn garderobe gras seruoit de paillon,
 De couuerte vn rideau, qui fuyant (vert & iaune)
 Les deux extremittez, estoit trop court d'une aune.
 Ayant consideré le tout de point en point,
 le fis vœu ceste nuit de ne me coucher point,
 Et de dormir sur pieds comme vn coq sur la perche;

Et les linceux trop cours par les pieds tiraffoit,
 Et fist à la fin tant par sa façon adroite,
 Qu'elle les fist venir à moitié de la coite.
 Dieu sçait quel lacs d'amour, quels chiffres, quelles fleurs,
 De quels compartiments & combien de couleurs,
 Releuoient leur maintien, & leur blancheur naïfue,
 Blanchie en vn fiué, non dans vne lesciue.
 Comme son liçt est fait, que ne vous couchez-vous,
 Monsieur n'est-il pas temps, & moy de filer dous,
 Sur ce point elle vient, me prend & me détache,
 Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,
 Comme si nostre ieu fust au Roy despoüillé :
 Py resiste pourtant, & d'esprit embrouillé,
 Comme par compliment ie tranchois de l'honneur,
 N'y pouuant rien gagner ie me gratte la teste.
 A la fin ie pris cœur, resolu d'endurer
 Ce qui pouuoit venir sans me desesperer,
 Qui fait vne follie il la doit faire entiere,
 Le détache vn souillé, ie m'oste vne iartiere
 Froidement toutesfois, & semble en ce coucher,
 Vn enfant qu'un Pedant contraint se détacher,
 Que la peur tout ensemble esperonne & retarde :
 A chacune esguillette il se fasche, regarde,
 Les yeux couuers de pleurs, le visage d'ennuy,
 Si la grace du Ciel ne descend point sur luy.
 L'on heurte sur ce point, Catherine on appelle,
 Ieanne pour ne respondre estaignit la chandelle,
 Personne ne dit mot, l'on restrappe plus fort,
 Et faisoit-on du bruit pour réveiller vn mort :
 A chaque coup de pied toute la maison tremble,
 Et semble que le feste à la cause s'assemble.
 Bagasse ouriras-tu? c'est cestuy-cy, c'est-mon,
 Ieanne ce temps-pendant me faisoit vn sermon.
 Que Diable aussi, pourquoy? que voulez-vous qu'on face,

*Elle lit saint Bernard, la Guide des Pecheurs,
Les Meditations de la mere Therese,
Sçait que c'est qu'hypostase, avecque synderesse,
Iour & nuict elle va de conuent en conuent,
Vistite les saints lieux, se confesse souuent,
A des cas reseruez grandes intelligences,
Sçait du nom de Iesus toutes les Indulgences,
Que valent chapelets, grams benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des peres recollez.
Loin du monde elle fait sa demeure & son giste,
Son ail tout penitent ne pleure qu'eau beniste,
En fin c'est vn exemple en ce siecle tortu
D'amour, de charité, d'honneur & de vertu.
Pour Beate par tout le peuple la renomme,
Et la Gazette mesme a des-ia dit à Rome
La voyant aymer Dieu & la chair maistriser
Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.
Moy mesme qui ne croy de leger aux merueilles,
Qui reproche souuent mes yeux & mes oreilles,
La voyant si changée en vn temps si subit,
Je creu qu'elle l'estoit d'ame comme d'habit,
Que Dieu la retiroit d'une faute si grande,
Et disois à par moy, mal vit qui ne s'amende,
Ià des-ia tout deuot contrit & penitent,
Je fus à son exemple esmeu d'en faire autant,
Quand par arrest du Ciel qui hait l'hypocrisie,
Au logis d'une fille où i'ay ma fantaisie,
N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours,
La vieille me rendit tesmoin de ses discours.
Tapy dans vn recoin & couuert d'une porte
Pentendy son propos, qui fut de ceste sorte,
Ma fille, Dieu vous garde & vous vueille benir,
Si ie vous veux du mal, qu'il me puisse aduenir,
Qu'eussiez vous tout le bien dont le Ciel vous est chiche,*

Ils sont trop obligez au secret de nature
 Et sçauent plus discretz apporter en ayment,
 Auecque moins d'esclat plus de contentement.
 C'est pourquoy desguisant les bouillons de mon ame,
 D'un long habit de cendre enuelopant ma flame,
 Le cache mon dessein aux plaisirs adonné,
 Le peché que l'on cache est demi pardonné,
 La faute seulement ne gist en la deffence,
 Le scandale & l'opprobre est cause de l'offence,
 Pourueu qu'on ne le sçache il n'importe comment,
 Qui peut dire que non ne peche nullement,
 Puis la bonté du Ciel nos offences surpasse,
 Pourueu qu'on se confesse on a tousiours sa grace,
 Il donne quelque chose à nostre passion,
 Et qui ieune n'a pas grande deuotion,
 Il faut que pour le monde à la feindre il s'exerce :
 • C'est entre les deuots vn estrange commerce,
 • Vn trafic par lequel au ioly temps qui court,
 • Toute affaire fascheuse est facile à la Cour.
 Je sçay bien que vostre âge encore ieune & tendre,
 Ne peut ainsi que moy ces mysteres comprendre :
 Mais vous deurièz ma fille en l'âge où ie vous voy,
 Estre riche, contente, auoir fort bien dequoy,
 Et pompeuse en habits, fine, accorte & rusee,
 Reluire de ioyaux ainsi qu'une espousée :
 Il faut faire vertu de la necessité,
 Qui sçait viure icy bas n'a iamais pauureté,
 Puis qu'elle vous deffend des dorures l'usage,
 Il faut que les brillants soient en vostre visage,
 Que vostre bonne grace en acquiere pour vous :
 • Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux,
 • S'enrichir de bonne heure est vne grand' sagesse,
 • Tout chemin d'acquérir se ferme à la visillese
 • A qui ne reste rien avec la pauureté,

Pourueu que ce ne soit vne innocence austere,
 Mais qui sçache par art donnant vie & trespas,
 Feindre avecques douceur qu'elle ne le sçait pas :
 Il faut aider ainsi la beauté naturelle,
 L'innocence autrement est vertu criminelle,
 Avec elle il nous faut & blesser & garir,
 Et parmi les plaisirs faire viure & mourir.
 Formez vous des desseins dignes de vos merites,
 Toutes basses amours sont pour vous trop petites,
 Ayez dessein aux dieux, pour de moindres beautez
 Ils ont laissé iadis les cieux des-habitez.

Durant tous ces discours, Dieu sçait l'impatience :
 Mais comme elle a tousiours l'œil à la deffiance,
 Tournant deçà delà vers la porte où j'estois,
 Elle vist en sursaut comme ie l'escoutois,
 Elle trouffe bagage, & faisant la gentille,
 le vous verray demain, à Dieu, bon soir ma fille.
 Ha vieille, dy-ie lors, qu'en mon cœur ie maudis,
 Est-ce là le chemin pour gaigner Paradis,
 Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres si saintes,
 Que soient auant ta mort tes prunelles esteintes,
 Ta maison descouuerte & sans feu tout l'Hyuer,
 Avecque tes voisins iour & nuict estriuier
 Et traîner sans confort triste & desesperée,
 Vne pauvre vieillesse & tousiours alterée.



*Que l'autre le despouille & ses meubles engage,
Mefmes s'il est besoin baille son heritage.*

*Or le plus sot d'entre eux, ie m'en rapporte à luy,
Pour l'vn il perd son bien, l'autre celuy d'autruy,
Pourtant c'est vn traficq qui suit tousiours sa roue,
Où bien moins qu'à la place on a fait banqueroute,
Et qui dans le brelan se maintient brauement,
N'en desplaise aux arrests de nostre Parlement.
Pensez vous sans auoir ces raisons toutes prestes,
Que le Sieur de Prouins persiste en ses requestes,
Et qu'il ait sans espoir d'estre mieux à la Court,
A son long balandran changé son manteau court,
Bien que depuis vingt ans sa grimace importune
Ayt à sa desfaueur obstiné la fortune.*

*Il n'est pas le Cousin qui n'ait quelque raison,
De peur de reparer, il laisse sa maison,
Que son liêt ne defonce, il dort dessus la dure,
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour cõuerture :
Ne se pouuant munir encontre tant de maux
Dont l'air intemperé faict guerre aux animaux,
Comme le chaud, le froid, les frimas & la pluye,
Et mil autres accidens, bourreaux de nostre vie,
Luy selon sa raison souz eux il s'est soufmis,
Et forçant la Nature il les a pour amis.
Il n'est point enreumé pour dormir sur la terre,
Son poulmon enflamé ne touffe le catterre,
Il ne craint ny les dents ny les desuitions
Et son corps a tout sain libres ses fonctions,
En tout indifferent tout est à son vsage,
On dira qu'il est fouz ie croy qu'il n'est pas sage,
Que Diogene aussi fust vn fouz de tout point,
C'est ce que le Cousin comme moy ne croit point.
Ainsi ceste raison est vne estrange beste,
On l'a bonne selon qu'on a bonne la teste,*

Que ie me refoudois loing du bruit de Paris
 Et du soing de la Cour ou de ses fauoris,
 M'esgayer au repos que la campagne donne,
 Et sans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne,
 D'vn bon mot faire rire en si belle saison,
 Vous, vos chiens & vos chats, & toute la maison,
 Et là dedans ces champs que la riuere d'Oyse,
 Sur des arenes d'or en ses bors se degoyse,
 (Seiour iadis si doux à ce Roy qui deux fois
 Donna Sydon en proye à ses peuples François)
 Faire meint soubre-faut, libre de corps & d'ame,
 Et froid aux appetis d'vne amoureuse flame,
 Estre vuide d'amour comme d'ambition,
 Des gallands de ce temps horrible passion.

Mais à d'autres reuers ma fortune est tournee,
 Dés le iour que Phæbus nous monstre la iournee,
 Comme vn hiboux qui fuit la lumiere & le iour,
 Je me leue & m'en vay dans le plus creux seiour
 Que Royaumont recelle en ses forests secrettes,
 Des renards & des loups les ombreuses retraittes,
 Et là malgré mes dents rongean & rauassant,
 Polissant les nouueaux, les vieux rapetassant,
 Je fay des vers, qu'encor qu'Apollon les aduouë,
 Dedans la Cour, peut estre, on leur fera la mouë,
 Ou s'ils sont à leur gré bien faitts & bien polis,
 P'auray pour recompence, ils sont vrayment iolis :
 Mais moy qui ne me reigle aux iugemens des hommes,
 Qui dedans & dehors cognoy ce que nous sommes,
 Comme le plus souuent ceux qui sçauent le moins,
 Sont temerairement & iuges & tesmoings,
 Pour blasme ou pour louange ou pour froide parole,
 Je ne fay de leger banqueroute à l'escolle
 Du bon homme Empedocle, où son discours m'apprend
 Qu'en ce monde il n'est rien d'admirable & de grand

*Mais ce cruel enfant insolent deuenu,
Ne peut estre à mon mal plus longtems retenu,
Il me contrainct aux pleurs, & par force m'arrache
Les cris qu'au fond du cœur la reuerence cache.
Puis doncq' que mon respect peut moins que sa douleur
Le lasche mon discours à l'effort du mal-heur,
Et poussé des ennuis dont mon ame est atteinte,
Par force ie vous fais ceste piteuse plainte,
Qu'encore ne rendrois je en ces derniers efforts,
Si mon dernier soupir ne la iette dehors.
Ce n'est pas toutesfois que pour m'escouter plaindre,
Le tasche par ces vers à pitié vous contraindre,
Ou rendre par mes pleurs vostre œil moins rigoureux,
La plainte est inutile à l'homme mal-heureux :
Mais puis qu'il plaist au Ciel par vos yeux que ie meure,
Vous direz que mourant ie meurs à la bonne heure,
Et que d'aucun regret mon trespas n'est suiuy,
Sinon de n'estre mort le iour que ie vous vy,
Si diuine & si belle, & d'attrais si pourueë.
Ouy ie deuois mourir des traits de vostre veuë,
Auec mes tristes iours mes miseres finir,
Et par feu comme Hercule immortel deuenir.
F'eusse bruslant là haut en des flammes si claires,
Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
Qui seruant comme moy de trophée à vos yeux,
Pour vous aymer en terre eussent quitté les Cieux.
Eternisant par tout ceste haute victoire,
F'eusse engraué là haut leur honte & vostre gloire,
Et comme en vous seruant aux pieds de vos Autels,
Ils voudroient pour mourir n'estre point immortels.
Heureusement ainsi i'eusse peu rendre l'ame,
Après si bel effect d'une si belle flamme.
Aussi bien tout le temps que i'ay vescu depuis,
Mon cœur gesné d'amour n'a vescu qu'aux ennuis,*

Ou peusses-tu congnoistre, & voir par mon trespas,
 Qu'auেকে ta beauté ton humeur ne sied pas :
 Mais si ta passion est si forte & si viue,
 Que des plaisirs des sens ta raison soit captiue,
 Que ton esprit blessé ne soit maistre de soy,
 Je n'entends en cela te prescrire vne loy,
 Te pardonnant par moy ceste fureur extremes,
 Ainsi comme par toy ie l'excuse en moy mesme :
 Car nous sommes tous deux en nostre passion,
 Plus dignes de pitié que de punition.

Encor en ce mal-heur où tu te precipites,
 Doibs-tu par quelque soin t'obliger tes merites,
 Cognoistre ta beauté, & qu'il te faut auoir,
 Auecques ton Amour esgard à ton deuoir.
 Mais sans discretion tu vas à guerre ouuerte,
 Et par sa vanité triumpnant de ta perte,
 Il monstre tes faueurs, tout haut il en discours,
 Et ta honte & sa gloire entretiennent la Court.
 Cependant me iurant tu m'en dis des iniures,
 O Dieux! qui sans pitié punissez les pariures,
 Pardonnez à Madame, ou changeant vos effects,
 Vengez plus tost sur moy les pechez qu'elle a faitts.

S'il est vray sans faueur que tu l'escoutes plaindre,
 D'où vient pour son respect que l'on te voit contraindre,
 Que tu permets aux fiens lire en tes passions,
 De veiller iour & nuict dessus tes actions,
 Que tousiours d'un vallet ta carroffe est suiue,
 Qui rend comme espion compte exact de ta vie,
 Que tu laisse vn chacun pour plaire à ses soupçons,
 Et que parlant de Dieu tu nous fais des leçons,
 Nouvelle Magdelaine au desert conuertie,
 Et iurant que ta flamme est du tout amortie,
 Tu pretendes finement par ceste mauuaitié,
 Luy donner plus d'Amour, à moy plus d'amitié,

Sa langue en begayant d'une façon mignarde,
 Me disoit : mais mon cœur qu'est ce qui vous retarde?
 N'auroy-ie point en moy quelque chose qui peust
 Offencer vos desirs, ou bien qui vous depleust?
 Ma grace, ma façon, ha Dieu! ne vous plaiſt elle?
 Quoy? n'ay-ie assez d'amour, ou ne suis-ie assez belle?
 Cependant de la main animant ses discours,
 Je trompois impuissant sa flamme & mes amours,
 Et comme vn tronc de bois, charge lourde & pesante,
 Je n'auois rien en moy de personne viuante :
 Mes membres languissans perclus & refroidis,
 Par ses attouchemens n'estoient moins engourdis.
 Mais quoy? que deuiendray ie en l'extrefme vieillesse,
 [Puis que ie suis rectif au fort de ma ieunesse.]
 Et si las! ie ne puis & ieune & vigoureux,
 Sauouer la douceur du plaisir amoureux.
 Ha! i'en rougis de honte & dépîte mon âge,
 Age de peu de force & de peu de courage,
 Qui ne me permet pas en cest accouplement,
 Donner ce qu'en amour peut donner vn amant :
 Car, Dieu! ceste beauté par mon deffaut trompée,
 Se leua le matin de ses larmes trempee,
 Que l'amour de despit escouloit par ses yeux,
 Ressemblant à l'Aurore alors qu'ouurant les Cieux,
 Elle sort de son liçt hargneuse & depitee,
 D'auoir sans vn baiser consommé la nuictee,
 Quand baignant tendrement la terre de ses pleurs,
 De chagrain & d'amour elle en iette ses fleurs.
 Pour flater mon deffaut : Mais que me sert la gloire,
 De mon amour passée, inutile memoire,
 Quand aymant ardemment, & ardemment aymé,
 Tant plus ie combatois, plus i'estois animé :
 Guerrier infatigable, en ce doux exercice,
 Par dix ou douze fois ie r'entrois en la lice,

Firent voir à mes yeux d'une piteuse sorte
 Qu'autant que leur amour leur valeur estoit forte.
 Ce traistre tout couuert de sang & de pitié,
 Entra dedans mon cœur, sous couleur d'amitié,
 Et n'y fut pas plustost que morte, froide, & blesme.
 Le cessé tout en pleurs d'estre plus à moy-mesme,
 P'oublié pere & mere, & troupeaux, & maison,
 Mille nouveaux desirs saisirent ma raison :
 L'erré deçà delà, furieuse insensee,
 De pensers, en pensers, s'esgara ma pensee,
 Et comme la fureur estoit plus douce en moy,
 Reformant mes façons, ie leur donnois la loy,
 P'accommodois ma grace, agençois mon visage,
 Vn ialoux soin de plaire excitoit mon courage :
 Fallois plus retenüe & composois mes pas,
 P'apprenois à mes yeux à former des appas,
 Ie voulois sembler belle, & n'efforçois à faire
 Vn visage qui peust également leur plaire,
 Et lors qu'ils me voyoient par hasard tant soit peu,
 Ie frissonnois de peur, craignant qu'ils eussent veu
 Tant i'estois en amour innocemment coupable,
 Quelque façon en moy qui ne fust agreable.
 Ainsi toujours en trance en ce nouveau soucy
 Ie disois à par-moy, las mon Dieu qu'est-cecy !
 Quel soin qui de mon cœur s'estant rendu le maistre.
 Fait que ie ne suis plus ce que ie soulois estre :
 D'où vient que iour & nuict ie n'ay point de repos ?
 Que mes souspirs ardents trauerfent mes propos,
 Que loin de la raison tout conseil ie reiette,
 Que ie sois sans suiët aux larmes si suiëtte !
 Ha ! sottè respondoy-ie apres en me tançant.
 Non ce n'est que pitié que ton ame ressant
 De ces Bergers blessez, te fasche-tu cruelle,
 Aux doux ressentimens d'un acte si fidelle ?

Que me trouvant espris d'une ardeur si parfaite,
 Trop heureux en mon mal, ie benis ma defaite,
 Et me sens glorieux, en vn si beau tourment,
 De voir que ma grandeur serve si dignement ;
 Changement bien étrange en vne amour si belle !
 Moy, qui rangeois au joug la terre vniuerselle,
 Dont le nom glorieux aux Astres eslevé,
 Dans le cœur des mortels par vertu s'est gravé,
 Qui fis de ma valeur le hazard tributaire,
 A qui rien, fors l'Amour, ne put estre contraire,
 Qui commande par tout, indomptable en pouuoir,
 Qui sçay donner des loix, & non les receuoir ;
 Ie me voy prisonnier aux fers d'un ieune Maistre,
 Où ie languis esclave, & fais gloire de l'estre,
 Et font à le servir tous mes vœux obligez ;
 Mes palmes, mes lauriers en myrthes sont changez,
 Qui servant de trophée aux beautez que j'adore,
 Font en si beau suiet que ma perte m'honnore.

Vous, qui dès le berceau de bon ail me voyez,
 Qui du troisieme Ciel mes destins envoyez,
 Belle & sainte planete, Astre de ma naissance,
 Mon bon-heur plus parfait, mon heureuse influence,
 Dont la douceur preside aux douces passions,
 Venus, prenez pitié de mes affections,
 Soyez-moy favorable, & faites à cette heure,
 Pluslost que decouvrir mon amour, que ie meure :
 Et que ma fin témoigne, en mon tourment secret,
 Qu'il ne vescu iamais vn amant si discret,
 Et qu'amoureux constant, en vn si beau martyre,
 Mon trépas seulement mon amour puisse dire.

Ha ! que la passion me fait bien discourir !
 Non, non, vn mal qui plaist, ne fait jamais mourir.
 Dieux ! que puis-je donc faire au mal qui me tourmente !
 La patience est foible, & l'amour violente,

*N'agueres verd, sain, & puissant,
Comme vn Aubespin florissant,
Mon printemps estoit delectable,
Les plaisirs logeoient en mon sein,
Et lors estoit tout mon dessein
Du jeu d'amour, & de la table.*

*Mais las! mon fort est bien tourné;
Mon âge en vn rien s'est borné,
Foible languit mon esperance,
En vne nuit, à mon malheur,
De la joye & de la douleur
J'ay bien appris la difference!*

*La douleur aux traits veneneux,
Comme d'un habit epineux
Me ceint d'une horrible torture,
Mes beaux jours sont changés en nuits,
Et mon cœur tout flestry d'ennuys,
N'attend plus que la sepulture.*

*Enyvré de cent maux divers,
Je chancelle, & vay de travers,
Tant mon ame en regorge pleine,
Pen ay l'esprit tout hebeté,
Et si peu qui m'en est resté,
Encor me fait-il de la peine.*

*La memoire du temps passé,
Que j'ay solement dependé,
Espand du sel en mes vicerés;
Si peu que j'ay de jugement,
Semble animer mon sentiment,
Me rendant plus vif aux miserés.*

*Ha ! pitoyable souvenir !
Enfin, que dois-je devenir !
Où se réduira ma confiance !
Estant ja defailly de cœur,
Qui me donra de la vigueur,
Pour durer en la penitence ?*

*Qu'est-ce de moy ? foible est ma main,
Mon courage, hélas ! est humain,
Je ne suis de fer ni de pierre ;
En mes maux montre-toy plus doux.
Seigneur, aux traits de ton courroux,
Je suis plus fragile que verre.*

*Je ne suis à tes yeux, finon
Qu'un festu sans force, & sans nom,
Qu'un hibou qui n'ose paroistre,
Qu'un fantosme icy bas errant,
Qu'une orde escume de torrent,
Qui semble fondre avant que naistre.*

*Où toy, tu peux faire trembler
L'Vnivers, & desassembler
Du Firmament le riche ouvrage,
Tarir les Flots audacieux,
Ou, les élevant jusqu'aux Cieux,
Faire de la Terre un naufrage.*

*Le Soleil s'échit devant toy,
De toy les Astres prennent loy,
Tout fait joug deffous ta parole :
Et cependant, tu vas dardant
Deffus moy ton courroux ardent,
Qui ne suis qu'un bourrier qui vole.*

II.

*Quand devoit vers le Ciel j'ose lever les yeux,
 Mon cœur ravy s'emeut, & confus s'emerveille,
 Comment, disje à part-moy, cette œuvre n'ompareille
 Est-elle perceptible à l'esprit curieux?*

*Cet Astre ame du monde, ail vnique des Cieux,
 Qui travaille en repos, & jamais ne sommeille
 Pere immense du jour, dont la clarté vermeille,
 Produit, nourrit, recrée, & maintient ces bas lieux.*

*Comment t'ebloüis-tu d'une flamme mortelle,
 Qui du soleil vivant n'est pas vne étincelle,
 Et qui n'est devant luy sinon qu'obscurité?*

*Mais si de voir plus outre aux Mortels est loisible,
 Croy bien, tu comprendras mesme l'infinité,
 Et les yeux de la foy te la rendront visible.*

III.

*Cependant qu'en la Croix plein d'amour infinie,
 Dieu pour nostre salut tant de maux supporta,
 Que par son juste sang nostre ame il racheta
 Des prisons où la mort la tenoit asservie,*

*Alteré du desir de nous rendre la vie,
 P'ay soif, dit-il aux Juifs; quelqu'un lors apporta
 Du vinaigre, & du fiel, & le luy presenta;
 Ce que voyant sa Mere en la sorte s'écrie :*



COMMENCEMENT D'VN POEME SACRÉ.



'ay le cœur tout ravy d'une fureur nouvelle,
Or qu'en vn S. ouvrage vn S. Démon m'appelle,
Qui me donne l'audace & me fait essayer
Vn sujet qui n'a peu ma jeunesse effrayer.

Toy, dont la providence en merveilles profonde,
Planta dessus vn rien les fondemens du monde,
Et baillant à chaque estre & corps, & mouvemens,
Sans matiere donnas la forme aux Elemens;
Donne forme à ma Verve, inspire mon courage;
A ta gloire, ô Seigneur, v'entreprends cet ouvrage.

Avant que le Soleil eust enfanté les Ans,
Que tout n'estoit qu'un rien, & que mesme le temps
Confus n'estoit distinct en trois diverses faces,
Que les Cieux ne tournoyent vn chacun en leurs places,
Mais seulement sans temps, sans mesure, & sans lieu,
Que seul parfait en soy regnoit l'Esprit de Dieu,
Et que dans ce grand Vuide, en Majesté superbe,
Estoit l'Estre de l'Estre en la vertu du Verbe;
Dieu qui forma dans soy de tout temps l'Vnivers,
Parla; quand à sa voix vn mélange divers....





NOTES ET VARIANTES.



Les éditions des Satires de Regnier, publiées du vivant de l'auteur, étant fort rares, il ne paraît pas hors de propos de donner le titre de chacune d'elles en même temps qu'une description sommaire du volume. Voici donc, par ordre de date, la courte liste de ces éditions :

Les premières oeuvres de M. Regnier. Au Roy. A Paris, Chez Toussaints du Bray, rue saint-Jacques, aux Espies murs, & en sa boutique au Palais, en la gallerie des prisonniers. M.DC.VIII. Avec privilege du Roy.

In-4° de 45 ff. plus 8 pages lim. non numérotées, titre compris.

Au verso du titre se trouve l'épigraphe :

**Verùm, vbi plura nitent in Carmine, non ego paucis
Offendar maculis.**

Cette particularité subsiste à la même place dans toutes les éditions originales.

Vient ensuite après l'Épître liminaire & l'Ode à Regnier, le privilège du Roy, donné au poëte pour six ans. Il est daté de Paris le 23 avril 1608. Au pied de ce document on lit la mention suivante :

Et ledit fleur Regnier a permis, & permet, consent & accorde, que Touffaincts du Bray, marchand Libraire à Paris, Imprimeur ou face Imprimer, vende & distribue & iouisse dudit Priuilege, ainsi qu'il a été accordé entre eux. Fait ce 13. may 1608.

Au dos du 4^e ff. lim. se trouve l'épigr. :

Difficile est satyram non scribere.

Cette édition contient dix satires, plus le Discours au Roy. Au folio 15, verso, se trouve la satire adressée à Bertault, evesque de Sées, dont le nom imprimé par erreur : Betault, est habituellement couvert d'un bandeau rectificatif.

Les fleurons des pages 2 lim., 12, 16, 21, 26, 28, 33, 38 & 41, portent le nom de Gabriel Buon, d'où l'on peut conclure que Touffaincts du Bray était en relations particulières avec l'éditeur de Ronfard.

Les Satyres du Sieur Regnier. Reueues & augmentées de nouveau : Dediées au Roy. A Paris, chez Touffaint du Bray, &c. M.DC.IX. Avec priuilege du Roy.

In-8^o de 133 pages, plus 4 ff. non chiff., tit. comp.

On lit à la fin de ce volume, avant le privilège qui est le même que celui de l'édition originale :

De l'imprimerie de P. Pautonnier, au mont Saint-Hilaire.

Les satires sont disposées dans l'ordre adopté en 1608. Il convient d'observer toutefois que la X^e satire, adressée à Freminet, devient ici la XII^e, par l'intercalation de deux pièces nouvelles que Broffette a intitulées *le Souper ridicule & le Mauvais Giste*. Ainsi, dans la présente édition, elles sont suite à la satire dédiée à Rapin.

Les Satyres du Sieur Regnier, &c. (même titre que ci-dessus). M.DC.XII. Avec priuilege du Roy.

In-8^o de 80 ff., savoir : 6 pages lim. non chiff., tit. comp.; 68 (imp. 66) ff. numér. & 8 ff. postlim. non num.; ces derniers feuillets contenant le Discours au Roy & le privilège du 23 avril 1608.

Cette édition renferme, dans l'ordre suivi pour celle de 1609, douze pièces à la suite desquelles se trouve, f^o 63, la XIII^e satire : Macette, qui paraissait alors pour la première fois. Nous signalons plus bas les variantes du texte original.

Il faut remarquer en outre que des pages 1 à 47 & 51 à la fin de l'Épître au Roy, l'édition de 1612 contient page pour page le

Page 81, v. 11.

Le pain *quotidian* de la pédanterie, 1609; *quotidien*, 1612.

Page 83, v. 14.

Quand *sainct* Marc s'habilla, 1609; *S. Marc*, 1612.

— v. 15.

Je l'*acomparerois*, corr.; le *la comparerois*, 1609 & 1612.

— v. 24.

Qui dedans *ses* escrits; *ces* escrits, 1609 & 1612.

Page 84, v. 10.

Ainsi que la *charité*, 1609; *cherté*, 1612.

— v. 33.

De la grace il *greffa*, 1609; *graiffa*, 1612.

Page 85, v. 29.

Par force les *chassant*; les *chassants*, 1609 & 1612.

Page 87, v. 8.

Ly suis, ie le voy bien, 1609; *le* suis, 1612

Page 89, v. 24.

Et *mainte* estrange beste; *maint*, 1609 & 1612.

Page 90, v. 10.

Bien que maistre Denis *soit* sçauant en sculpture, 1609; Denis sçauant en *la* sculpture, 1612.

— v. 11.

Fist-il avec son *art*, correction; son *arc*, 1609 & 1612.

— v. 14.

De ces trois corps *tronquet*, corr.; *trouquet*, 1609 & 1612.

Page 91, v. 15.

Monsieur, me dist-elle, *avez-vous* point soupé, 1609; *avez vous*, 1612.

Page 195, v. 22.

L'en pouvois eschaper, 1619; A l'en puis echapper, 1652.

Page 198, v. 2.

Se retrouvant en eux, 1619; se retrouve dans eux, 1652.

Pages 198 à 220.

Pièces tirées de l'édition de 1652 (Leiden, Jean & Daniel Elfevier), où elles ont paru pour la première fois. Les deux premières font suite à la satire XVII, & l'épigramme : *L'homme s'oppose*, que Regnier écrit pour Henri IV, placée avant le dialogue de Cloris & Phillis, forme, avec les vers spirituels, le complément du volume.

Page 221.

Épigramme tirée de l'*Anti-Baillet*. Toutes les éditions de Regnier portent à tort : Dieu me gard.

Pages 222 à 228.

Ode sur une vieille maquerelle. Cette ode, les stances & les épigrammes qui suivent ont été jointes pour la première fois à l'œuvre de Regnier par l'éditeur de 1729, qui les a recueillies dans le *Cabinet Satyrique*.

Page 227.

Lorsque j'estois comme inutile.

Traduction de l'épigramme latine : *Impuber nupti valido* de Jacques Bouju (voir le *Menagiana* de 1715, t. III, p. 312).

On croit que ce petit poème, souvent traduit, a été inspiré par Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, épouse à douze ans d'Alexandre de Médicis & à vingt ans d'Octave Farnèse. Lors de leur mariage, ces deux personnages avaient, le premier, vingt-sept ans & le second treize ans.

Pages 229 à 237.

Pièces empruntées au *Parnasse Satyrique* par Viollet-le-Duc pour son édition de 1822. La *Complainte* que l'on serait tenté de retirer à Regnier, sur la foi de l'*Estoile* qui l'attribue à la reine

du marquis du Roure, t. II, p. 206 : « *Afinus inter omnes*, comme disoit Joseph Scaliger de monseigneur du Perron, lequel, dix ans devant qu'il fut cardinal, pour paroître savant auprès des dames de la cour de Henri III, les entretenoit *de æstu maris, de leui & gravi & de ente metaphysico.* »

La dernière épigramme est tirée du mss. 884, f. fr., fol. 307, v^o. Elle a été publiée pour la première fois par M. Pierre Jannet, dans son édition des œuvres de Regnier. Paris, Picard, 1868.



COITE, 96. — Lit de plume, de *culcita* qui a donné *coulte*, *coueste* & *coite*. Le premier mot est entré dans *coutepointe*, devenu enfin *courte-pointe*.

COMMUNE, 27. — La foule, le vulgaire.

Qui n'abaye & n'aspire ainfy que la commune
Après l'or du Perou.

(S. III.)

CONSTABLE, 80. — Forme contractée de *conestable*, qui lui-même vient de l'allemand *Kœnigstapel*, aide du roi, & non de *comes stabuli*. (Nicot.)

CONVENANT, 12. — Approprié.

Jugez comme au subiect l'esprit est conuenant.

(S. I.)

CONVENT, 106. — Du latin *conventus*, & par euphonie *couvent*. Cette double forme se retrouve dans *mouftier* & *monstier*, de *monasterium*. Enfin on a fait pareillement *mouton* de *montone*.

CORNETTE, 31. — Bande de soie que les docteurs en droit portaient autour du cou, pendant jusqu'à terre. (Littre.)

Vne cornette au col debout dans vn arquet.

(S. IV.)

CORNUS, 85.

Cornus du bon père. Enhardis par le vin.

Le bon père est Bacchus; & pour l'explication de *cornus*, voiez un extrait de Guillaume Bouchet :

Les *corues* augmentans la hardieffe : car si à vn mouton vous ostez les cornes il devient timide & doux, laissant sa hardieffe. Nous baillons à Bacchus des cornes pour monstrier que le vin rend les perfonnes hardies. (Serees, liv. I, 8.)

Conf. : Depuis quand auez-vous pris les cornes qu'estes tant rogues devenus? (Rab., I, 25.)

COUCHER, 20. — Avoir pour enjeu, viser.

Ne couche de rien moins que l'immortalité.

(S. II.)

Les princes ne craignans point de gager la vie de trente mille hommes où ils ne couchent rien du leur.

(BOUCHET, éd. Roybet, t III, p. 17.)

LANTERNES VIVES, 89. — On appelait ainsi des lanternes dans l'intérieur desquelles un mécanisme particulier faisait mouvoir des figures grotesques, « Comme de harpies, satyres, oïsons bridés, lievres cornus, canes batées, boucs volans, cerfs limoniers, & autres telles peintures contrefaites à plaisir pour exciter le monde à rire. »
(RABELAIS, liv. I, *Prolog. de l'auteur.*)

LAVER, 82. — On se lavait les mains avant de se mettre à table & aussi au sortir du repas.

Laquelle ayant pris de l'eau pour laver, s'affit incontinent à table.
(*Le Banquet du comte d'Arete*, 1594, p. 15.)

Le voy ia qu'on dessert,
Le voy ia l'espouze qui lauc.

(O. DE MAGNY, *Epithal.* de J. Fichard.)

LEGENDE, 62. — Lecture, récit.

Pour affaires, projets, on difait faciendes.

(Voir TARDIEU, *Dialogues*, éd. Lemerre, p. 146.)

LEGER (De), 106, 122, 207. — A la légère, à l'étourdie.

De leger il n'espere & croit au souvenir.

(S. V.)

Il oit trop les causeurs, il croit trop de leger.

(VAUQ. DE LA FRESN., éd. Travers, I, 227.)

LIEVRE, 81. — Bailler le lièvre par l'oreille, leurrer de promesses.

Me bailla gentiment le lieure par l'oreille.

(S. X.)

LIMESTRE, 108. — Drap de Limestone, étoffe grossière dont on faisait des capes. On appelle aussi Limestone les gens qui portaient cette partie de vêtement. (V. Cotgrave, v^o *Limestone*.)

LINCIEUX, 96. — Draps de lit.

Les lincieux trop cours par les pieds tiraifoit.

(S. XI.)

Ce mot n'avait pas encore le sens précis de drap pour ensevelir les morts.

Entre deux lincieux
Allez repofer votre teste.

(MAROT, éd. Jannet, 271^e Épigr.)

LIPÉS, 89. — Proprement bouchée. Suivant de madame Lipée, parasite.

LOS, 11. — Louange &, par extension, gloire.

Qui leurs vers à ton los ne peuvent esgaler.

(S. I.)

LUTEUR, 12, 161. — Vieille forme du mot luteur.

Ceux qui ayment la luitte, plusieurs bons luteurs.

(LA BOÉTIE, éd. Feugères, p. 286.)

MALLE (Trouffer en), 95. — Emporter de force à la façon d'une malle qu'on charge sur les épaules.

Les nouveaux receus pour ne scauoir l'art de la vollerie, sont trouffez en malle, & conduits à Montfaucon pour là faire des cabriolles en l'air.

(Règles, Statuts, &c., de la Caballe des filous. V. Ed. Fourrier, *Var. hist. & lit.*, t. III.)

MARINE, 57. — Mer.

Les vents, la marine & les cieux.

(S. VII.)

Creignant les flots de la marine,

Elle trouffoit sa vesture pourprine.

(Bair, *Poèmes*, 1573, fo 253, v^o.)

MARISSON, 88. — Mot formé régulièrement comme unisson, nourrisson, qui sont restés en usage.

Ebloui suivant la même règle avait formé éblouisson.

D'un éblouisson trouble a les yeux empeschez.

(Bair, *Amours*, 1573, fo 77, v^o.)

MARJOLET, 25. — Petit homme fanfaron, de l'italien *mariolo*, homme de rien.

Entendre vn mariollet qui dit avec mespris.

(S. III.)

MATELINEUX, 112. — Fantafque, diminutif francisé de *matto*, fou.

MATINES, 19. — Livre d'heures où se trouvent les offices du matin.

Que portez à l'Eglise ils valent des matines.

(S. II.)

de c'est mon avis. D'après Ménage & les hellénistes Périon, Tripault, Lancelot, mon, dans c'est mon, dérive du grec μὲν, certes, affurément. Cette interprétation s'applique également aux locutions favoir mon, faire mon.

MONTRE, 81. — Revue.

MONUMENT, 10, 66. — Tombeau.

Deterrer les Grecs du monument.

(S. IX.)

MORGANT, 24, 50, 82, 199. — Hautain, menaçant.

Faire une morgue, c'est montrer un visage irrité. D'où est venu qu'au pluriel morgue signifie outrages, malheurs.

La centurie qui promettoit morgues à la France.

(MALHERBE, éd. Lalanne, III, 532.)

MOUTONS, 17.

Or laiffant tout cecy retourne à nos moutons.

(S. II.)

Mais comme dit Marot, reprenons nos moutons.

(COURVAL SONNET, *Couv. fat.*, 1622, p. 166.)

MOUVANT, 111. — Fringant, pétulant.

L'apothicaire qui estoit vn grand mouueur.

(BOUCHET, *Serees*, liv. I, 9.)

Dans un sens plus proche de l'exemple tiré de Regnier, Pedoue, chanoine de Chartres, a fait dire par une maltresse à son amant :

Monsieur vous estes si pressant & si mouueux, qu'on ne scauroit estre vn quart d'heure en repos avec vous.

(*Le Bourgeois Polli*. Chartres, Cl. Peigné, 1631. Dialog. VIII.)

On trouve également dans l'ancien théâtre français, avec une acception peu différente, le mot saillant.

Toujours ma femme se demaine

Comme vng saillant.

(*La Farce du Cuvier*.)

NAVIGER, 46, 128, 129.

Tous les gens de mer disent, naviguer, mais à la Cour on dit, naviger & tous les bons Auteurs l'écrivent ainsi.

(VAUGELAS, *Remarques sur la langue françoise*.)

PASSE VOLANT, 81, 105. — Soldats de parade qu'on louait aux jours de revue pour montrer des régiments complets.

PATELIN, 125. — Jargon infidieux.

Dans le recueil des *Poésies calvinistes* publié par M. Tarbé, Reims, 1866 p. 59, on trouve un exemple de cette expression.

Le prestre se veſt...
Puis chante vne epistre...
Puis vne legende
En prose, en latin,
De peur qu'on entende
Tout son patelin.

Chançon nouvelle contenant la forme & manière de dire la messe. 1562.

PAVILLON, 94.

Un garde robe gras seruoit de pavillon.

(S. XI.)

Ce vers doit s'entendre ainsi : un fourreau de robe servait de couronne de lit.

Voici du reste un extrait de la correspondance de Malherbe qui éclaircira le sens du mot pavillon.

Son pavillon, pour la mettre quand elle aura accouchée est déjà pendu & dressé en sa ruelle, & celui de son travail est pendu au haut du plancher, trouffé dans une enveloppe d'écarlate.

(Lettre à Peireſc du 28 oct. 1609.)

PEAUTRE, 68. — Sel d'étain dont on faisait un fard, comme de la céruse qui est un sel de plomb. — Plus tard par confusion on a dit plâtre.

Et mettant la ceruse & le platre en usage
Composa de sa main les fleurs de son visage.

(BOILEAU, *Ép.* IX.)

PERCHE 95.

Qu'en perche on me le miſſ.

(S. XI.)

Cette expression signifie ici, dans la langue de Regnier, faire *arrasser* quelqu'un & probablement le soumettre à un congrès improvisé.

Et à ces paroles, affeurément tira son membre à perche.

(*Cent Nouv. nouv.*, XIII.)

Comp. — Maître moyne luy leue ses draps & en lieu du doy de la main bouts son perchant dur & roïdde. (*Ib.*, XCV.)

PERRUQUE, 11, 214. — Chevelure.

Qui fa perruque blonde en guirlandes estraint.

(S. I.)

Et ma perruque en ma teste veluë
Comme perûl se frisoit crepeluë.

(*Bair, Les Jeux*, 1573, f° 36.)

PIOLÉ, 68. — De couleurs diverses & tranchées. Le primitif *pie* nous est resté. Un cheval pie.

L'arc-en-ciel piolé.

(*Bair, Poèmes*, 1573, f° 1 v°.)

PIOT, 84. — Vin, proprement boiffon.

Cy gist qui a bien aymé le piot :
C'est grand dommage aux taverniers de Vire.

(*Jean le Houx*, éd. Gaiffé. Paris, Lemerre, p. 49.)

PIQUÉ, 14. — Irrité.

Trop discret est Horace
Pour un homme piqué.

(S. II.)

Les Béotiens, piqués du meurtre de leur capitaine général.

(*MALHERBE*, éd. Lalanne, I, 397.)

PISSEUR, 15, 67.

Pissent au benefier afin qu'on parle d'eus.

(S. II.)

Que le Cheual volant n'ait pissé que pour euz.

(S. IX.)

Ce grippe aussi tost
L'on accufoit d'auoir pissé dessus le rost.

(*AUVRAY, B. des muses*, 1628, p. 158.)

Le bled y provient comme si Dieu y eust pissé.

(*RAB.*, IV, 7.)

- auxquels les Sarrasins avaient crevé les yeux. Sauval rapporte dans ses *Antiquités de Paris* que, vers la mi-carême, les quinze-vingts étaient donnés en spectacle. Cette comédie d'un nouveau genre, à laquelle Charles IX & Henri III assistèrent plus d'une fois, consistait dans une course au cochon. L'animal, poursuivi par les quinze-vingts armés de bâtons, devenait le prix de son vainqueur, c'est-à-dire de l'aveugle qui parvenait à le rouer de coups.
- RAPIN**, 66, 69, 70, 73, 175.
RHAIN, 160.
RHÉNE, 48.
ROCHELLE (La), 26.
ROLAND, 164.
ROMAINS, 12.
ROME, 27, 41, 59, 78, 106, 179.
ROUSSEAU, 18, 22, 33, 38, 73.
ROSETTE, 60, 119. — Coquette chansonnée par Desportes.
ROUSSET, 125.
ROYAUMONT, 122. — Abbaye de l'ordre de Clteaux, fondée par saint Louis en 1228, entre Beaumont-sur-Oise & la forêt du Lys, en un lieu appelé Cui-mont qui fut nommé depuis Royaumont. V. l'histoire de cette abbaye par l'abbé Duclos. Paris, Douuiol, 1867.
SARDAIGNE, 45.
SATURNE, 150.
SAVOYE, 22, 80.
SAVOYE (l'Escu de), 177. — Taverne meritoire. V. Rab., II, 6.
SCAUERS, 38.
SCIPION, 78.
SÈZE, 36.
SEINE, 205.
SICILLE, 164.
SOCRATE, 17, 74.
SYDON, 122. — Aujourd'hui Saïda, l'une des échelles du Levant. Cette ville a été prise en 1110, par Baudouin, premier roi de Jérusalem. C'est par erreur que Regnier en attribue deux fois la conquête à saint Louis. Ce dernier roi n'a en effet séjourné en Palestine qu'après sa captivité à Mansourah en 1251. Avant de revenir en France, il passa trois ans à réparer les forteresses restées en possession des chrétiens, Césarée, Jaffa, Saint-Jean-d'Acre & Sidon.
SYMONIDE, 84.
TANTALE, 119.
TASSE (le), 73.
THEBAÏDE (la), 202.
THERÈSE (la mère), 106. — Sainte Thérèse, morte en 1582, canonisée en 1621. Regnier a ici en vue le livre des *Méditations sur la communion*, l'un des ouvrages de la célèbre carmélite.
TERENCE, 81.
THESSALONIQUE (autre), 34. — Thessalica, ville de Béotie située au pied de l'Hélicon & consacrée aux Muses.
TIBRE, 44.
TOSCANE, 23.
TRACE, 32, 83.
TROYEN (le), 180. — Paris.

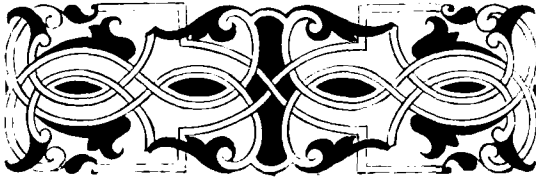


TABLE DES MATIERES

	Pages.
AVERTISSEMENT.	I
NOTICE.	V

PREMIERES ŒUVRES DE M. REGNIER

Epître liminaire au Roy.	3
Ode à Regnier.	5
Satyre I. Discours au Roy	9
— II. A M. le Comte de Caramain.	14
— III. A M. le Marquis de Cœuvres	22
— IIII. A M. Motin	30
— V. A M. Bertault, Euefque de Sées.	36
— VI. A M. de Bethune.	44
— VII. A M. le Marquis de Cœuvres	52
— VIII. A M. l'Abé de Beaulieu.	58
— IX. A M. Rapin	66
— X. Ce moueuement de temps	74
— XI. Suite. Voyez que c'est du monde	88
— XII. A M. Freminet.	100
— XIII. Macette.	105
— XIIIII. l'ay pris cent & cent fois.	114
— XV. Ouy l'escry rarement.	120
— XVI. A M. de Forqueuaus.	129
— XVII. Non non l'ay trop de cœur.	131

